L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 OCTOBRE 1894 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 OCTOBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix ours.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1.50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LA FEMME EN L'AN 2000.

Plusieurs estiment que le monde présent est en travail d'un monde nouveau qui rendra jaloux les dieux de l'Olympe. L'Allemagne est peuplée de révolutionnaires qui s'y emploient activement, et nous en avons en France un contingent qui n'est pas quantité négligeable.

Les pics pressés ne rêvent que plaies et bosses et se jettent tête baissée sur les obstacles, usent du fer et des plus violente explosifs pour détruire toute vie qui les gêne ou les offusque.

Les patients s'en tient à la parole pour recruter le nombre jusqu'à ce qu'ils aient dans la société des vivants la majorité des voix plus une. Et alors ils feront légalement, par décrets insérés au *Journal officiel*, table rase de tout ce qui existe, et s'ils ne peuvent distribuer une égale quantité de jours à vivre à chacun, du moins les jours de chacun seront filés d'or et de soie.

Seulement on laisse ignorer aux femmes quel sera leur partage dans cette humanité future, on peut être sûr ou renvoyé l'étude et le règlement de l'intéressante question jusqu'après la chute de la dernière bastille.

Ni les Françaises, du reste, ni les Allemandes ne paraissent beaucoup s'en préoccuper. Tout au moins les papiers publiés n'en témoignent guère. Celles dont ces points d'interrogation ont éveillé la curiosité sont isolées, et si nous n'étions quelques uns à en parler par galanterie on pourrait croire que l'affaire ne les regarde pas.

* *

Les Anglo-Saxonnes sont plus curieuses de savoir ce qu'on fera d'elles dans cet avenir lointain et, en attendant, elles demandent des gages pour le présent. Socrocco et démantibulé que soit le carrosse social qui nous véhicule, elles ne veulent pas ou ne veulent plus en être la cinquième roue.

N'allez pas chercher midi à quatorze heures au delà de la Bible, elles disent que la femme est un être sélectionné dans la création, attendu qu'elle est issue d'une treizième côte de l'homme, tandis que l'homme est issu du limon de la terre.

Il est donc rationnel que le pouvoir suprême soit exercé par la reine impératrice Victoria. Mais n'est-il pas absurde que dans un Etat où une femme peut être souveraine, les autres femmes soient exclues des fonctions inférieures?

L'argument est sans cette pointe et pour ma part je n'y vois rien à répondre. Qui veut le plus doit mathématiquement pouvoir le moins. Où la femme peut le tribune, comment ne pourrait-elle pas la députation, la pairie, un ministère, une ambassade, une vice-royauté dans les colonies, la mairie de Londres, le commandement des flottes et des armées?

Les Anglais n'ont pas comme nous la loi salique dans leurs traditions; aussi semblent-ils embarrassés et pendant devant les revendications de la quenouille.

* *

Il y a deux ans la Chambre des Communes rejeta le bill en faveur du suffrage des femmes à une vingtaine de voix de majorité seulement. Exactement vingt-trois voix. Ce fut un grand événement, et les conservateurs ne se rappelaient pas sans effroi qu'il eût suffi d'un déplacement d'une douzaine de voix pour bouleverser les vieilles institutions de l'Angleterre.

Sans doute on ne réclamait pas encore pour les femmes le droit de siéger au Parlement; mais comment les empêcherait-on d'y envoyer en masse leurs partisans, qui, naturellement, n'auraient rien à leur refuser?

N'était-ce pas à courte échéance la Chambre envahie par les femmes, gouvernée par les femmes, les affaires publiques, la fortune de la Grande-Bretagne aux mains des femmes? Pouvait-on y penser sans folie?

On n'ignore pas, en effet, qu'il y a un million de plus d'Anglaises que d'Anglais dans le Royaume-Uni, ce qui s'explique par l'émigration constante de la population masculine dans les colonies et par le grand nombre de marins qui n'épousent que la mer.

Les femmes disposent de la majorité, le droit de suffrage devait évidemment leur donner l'empire, et c'était en perspective l'Angleterre sens dessus dessous.

Mais il n'y a pas à chanter victoire. De cette réforme il ne viendra comme de beaucoup d'autres qui ont triomphé après maints ajournements. Il est certain qu'elle sera encore présentée à la Chambre et que tôt ou tard ceux qu'elle inquiète le plus seront forcés d'en prendre leur parti.

* *

La Française, femme de cœur, vivant exclusivement par le cœur, trouve sa fonction d'épouse et de mère assez grande, assez complète, pour remplir toute sa vie, et, sauf quelques exceptions isolées, je le répète, elle n'envie pas, n'a pas idée qu'on puisse envier les fonctions masculines dont la charte des droits de l'homme et du citoyen nous a attribué le monopole.

De l'Anglaise on ne peut pas dire qu'elle ne soit pas femme de cœur dans le même sens. Pour elle la fin naturelle est le mariage, et, au contraire de beaucoup de filles de la civilisation, elle ne veut le mariage que pour avoir beaucoup d'enfants.

Mais si elle n'est pas plus femme de cœur elle est plus femme d'affaires; elle brigue hardiment les responsabilités et ne les fuit jamais volontairement dans le célibat religieux ou civil.

Il y a un grand nombre de familles catholiques en Angleterre; mais peu, infiniment peu d'Anglaises dans les ordres monastiques.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'Anglaise soit plus encline que la Française à briguer les charges sociales et politiques. Elle tient de son tempérament de race, de ses mœurs et de l'éducation, des aptitudes particulières à gouverner sa personne et ses biens, elle y excelle quand le veuvage ou d'autres circonstances l'obligent à prendre la maîtrise.

Il est tout simple que le gouvernement de la chose publique ne l'effraye pas, et au contraire la tente.

* *

Ce qui n'est encore qu'une agitation et un laborieux passe-temps pour les activités sans emploi dans la métropole est un mouvement populaire qui a abouti dans l'une des grandes colonies anglaises, à la Nouvelle-Zélande.

Peut-être les colons, riches cultivateurs, dont l'extraordinaire prospérité s'est improvisée en quelque sorte sans, n'ont-ils si facilement accordé les droits électoraux aux femmes que par besoin de faire nombre et pour assoir leur Parlement sur une plus forte base.

Ils avaient commencé avec si peu d'électeurs que leur représentation nationale comprenait presque tous les chefs de famille en état de siéger dans une assemblée sérieuse. Ainsi voit-on dans une vingtaine de petites communes de France presque tous les hommes majeurs dont la commune dispose faire partie du conseil municipal. J'en sais une qui compte quatorze électeurs inscrits. Quand il faut trier parmi ces éléments une liste de neuf conseillers municipaux ce doit être une affaire d'importance.

Mais comme il n'y a pas moins de brigues et de cabales que dans les plus grandes communes, et que les voix se partagent à peu près fréquemment, on conçoit combien peu d'électeurs représente chaque élu.

Il en était ainsi en Nouvelle-Zélande, et les Chambres d'Auckland donnèrent le droit de vote aux femmes.

Les Néo-Zélandaises en furent enchantées, et elles se sont montrées dignes de leur fortune en votant comme des hommes et, paraît-il, mieux et plus raisonnablement que les hommes.

Elles ne sauraît tarder à conquérir la plénitude du droit électoral et l'égalité politique absolue.

* *

Nos mœurs parlementaires changeraient certainement à leur avantage si les députés étaient obligés de ménager l'opinion des dames un peu plus que celle de diverses catégories d'électeurs médiocrement recommandables, mais influents, comme il s'en trouve dans la plupart des collèges.

Je ne sais pas ce qui arriverait et si la terre cesserait de tourner dit Jean Frollo, en terminant, au cas où le Suffrage universel nous donnerait des Chambres mixtes d'hommes et de femmes. Seraient-elles plus incorrectes, plus tumultueuses que celles que nous avons? C'est douteux.

Quand on est côte à côte avec une femme bien élevée, on éprouve le besoin de se tenir mieux. Les plus rustiques en prennent moins à leur aise que qu'on appelle les convenances. La politesse à l'égard des femmes n'est pas du tout la même que celle qui est de pratique avec les hommes.

La stabilité ministérielle y gagnerait, surtout si les Ministres étaient jeunes, et plus encore si parmi les Ministres il y avait quelque jolie femme. Qui, ne la regarderait à deux fois avant de voter contre elle?

Il est donc à désirer que l'expérience qui se fait en Nouvelle-Zélande se poursuive et se complète jusqu'à parfaite égalité entre les deux sexes. Les Anglaises d'Angleterre s'y intéressent vivement et en tirent autorité pour leur compagne. C'est un pays où tous les progrès arrivent, lentement, mais ils arrivent.

L'émancipation définitive de la femme en Angleterre n'est plus évidemment qu'une question de temps. Nous y viendrons nous-mêmes, comme nous sommes venus au régime parlementaire sent cinquante ans après les Anglais.

Nous aimons toujours qu'ils tirent les premiers; mais ensuite nous tirons plus juste et plus loin.

L'ABEILLE

JOURNAL QUOTIDIEN,

—AVEC UNE—

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ÉDITION HEBDOMADAIRE

Réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

BUREAUX ET ATELIERS

No 73 Rue de Chartres,

ENTRE CONTI ET BIENVILLE

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales :

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger;

Un Bulletin Maritime;

...ste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans;

Un Bulletin Financier;

Un Bulletin Commercial;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

73.....CHARTRES.....73

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

CINQUIÈME PARTIE.

LE GRAND-PÈRE.

(Suite.)

Au château, il s'enferma dans sa chambre, sous prétexte qu'il n'était pas entièrement remis et qu'un peu de sommeil lui ferait du bien.

Il avait, en réalité, besoin d'être seul, pour réfléchir.

Il se mit sur son lit, resta, là, longtemps, étendu.

Lui seul pouvait démasquer Winter, arracher le général au déshonneur imminent qui planait sur sa maison.

L'homme du Fort de la Mort restait dans son souvenir, avec d'autant plus de netteté, de précision, que cet homme avait reçu le dernier regard de Lavidry au moment où les flammes l'environnaient déjà et allaient l'avengler.

Son dernier regard, avec un cri de réprobation :

—Lâche! Lâche!

Et dans les ténèbres où vivait Lavidry, depuis lors, l'image du colosse à la longue barbe blonde, du colosse aux yeux de glace, se détachait lumineuse.

Rien ne la troublait, rien ne la ternissait.....

Elle avait pris même, avec le temps, un relief extraordinaire.... surnaturel presque, comme si les flammes de la paillotte l'eussent éclairé de leurs sinistres lueurs.

Son devoir était tracé.

Nul hésitation, nulle crainte, en l'esprit de l'officier.

Il irait trouver Winter et lui dirait :

—Va-t-en! quitte la France avec ton fils et que l'on n'entende plus parler de toi!...

Puis il expliquait au général ce qu'il aurait fait.

De cette façon, le mystère partout.... Ce drame intime ne serait pas connu.... Le scandale n'éclaterait pas.

Et Winter ne pourrait refuser....

Devant Marthe, il niait! Tant d'années s'étaient passées! Et cette pauvre femme avait tant souffert!... La folie l'avait abattue, jadis.... Ne pouvait-elle se tromper? Winter sentait que rien de ce qui viendrait d'elle ne serait une preuve contre lui.... Et voilà pourquoi il niait!.... Quant à Lavidry, là était le danger.... Mais Winter ne le redoutait pas, ce danger.... Il croyait l'offrir à tout jamais infirme, aveugle sans espoir.....

—C'est de moi que viendra le châtiment! se dit Lavidry.

Il enlèverait le bandeau qui protégeait son regard. Que lui importait de désobéir aux médecins?..... Il se sentait si vieux, si faible..... Si cette imprudence lui coûtait la vue, qu'est-ce que cela lui faisait? pour le peu de jours qu'il lui restait à vivre.....

Et tout à coup, une pensée plus douce.....

Son bandeau enlevé, il ne le remettrait pas..... Il reviendrait à Fontenailles... Il se hâterait.... Il pourrait peut-être, ne fût-ce que pendant quelques minutes, contempler la figure aimée de Marthe et contempler aussi Robert qu'il n'a pas vu.....

Une joie infinie, après laquelle il pourrait mourir.

Un sourire de bonheur effleura ses lèvres au moment où il vient de rêver cela.

Et voilà que, devant sa fenêtre entr'ouverte, il entend Marthe et Robert qui passent.

Pourquoi retarderait-il ce bonheur?

Pourquoi ne l'enlèverait-il pas de ce lit de douleur, dès maintenant... tout de suite!..... pour les voir, les admirer?

Et déjà ses mains se portent à son front.... Il ne faiblit plus, ne tremble pas, comme tout à l'heure, dans le kiosque.....

Et pourtant le bandeau reste sur ses yeux.

Une réflexion soudain, l'arrête.....

C'est Winter! Winter, le lâche et le traître, qu'il doit voir le premier, avant tout, avant tous.....

Il faut que rien ne vienne distraire sa vue, auparavant, et puisqu'il y a un grand danger, il faut, du moins, que ce danger serve à quelque chose.....

Ses mains retombent... mais il pousse un profond soupir.

C'est un si grand bonheur qu'il vient de ne se refuser!

Marthe et Robert sont loin. Il ne les entend plus.

Les verra-t-il jamais?

Il songe à Winter. Pas une minute à perdre, qu'attendrait-il? Il veut le même jour aller le trouver.....

Et ce sera fini..... le misérable quittera la France.

Lavidry guette le moment opportun.

Il ne veut pas qu'on surprenne, que l'on devine sa marche.....

Oh, comment trouvera-t-il le château de l'Epinière?

Il sait, vaguement, que ce château n'est pas très loin de Fontenailles. Au bout du parc, la route départementale conduit au bord d'un petit bois, où Armand et Magda se sont vus bien souvent, derrière lequel se cache l'Epinière.

Il pense à se confier à A-Kim.

A-Kim le conduirait jusqu'aux abords de l'Epinière. Il le renverrait alors, sûr de la discrétion de l'Annamite.

—Il sonne. A Kim paraît.

—Est-ce toi, A-Kim?

—Oui, maître.

—J'ai besoin de toi. Peux-tu m'accompagner dans la campagne?

—J'en suis heureux, maître. Où nous dirigerons-nous?

—Hélas! quels que soient les paysages, ne sont-ils pas les mêmes pour moi..... enveloppés de ténèbres..... sombres et tristes?

—Encore un peu de courage, maître..... et de prudence..... et votre vue vous sera rendue.....

—Tu le crois, A-Kim?

—J'en suis certain, maître..... et tous ceux qui vous aiment ici en sont certains comme moi..... à la condition.....

—Oui, oui, le bandeau, n'est-ce pas?

—Le bandeau, oui, maître.

—Dis-moi, je suis déjà sorti ce matin... et me suis senti fatigué.... Si ma fille me voyait partir, pour la seconde fois, elle serait inquiète, elle s'opposerait sans doute à cette promenade, qui me fera du bien, je le sens..... Tâche d'éviter ta maîtresse. Tâche que nous ne soyons pas vus.....

—Rien de plus facile maître.... Maîtresse est entrée au château..... Nous sortirons par la porte de derrière le pavillon et nous gagnerons la campagne par le potager.

—C'est cela.... partons, A-Kim.....

Lavidry prit le bras de l'Annamite et descendit.

En bas, il s'arrêta et dit :

—Attends moi.... j'ai oublié quelque chose.....

—Je vous attends, maître.... mais je puis moi-même aller chercher ce que vous avez oublié....

—Non, merci, tu ne trouverais pas.....

Il remonta l'escalier, regagna sa chambre. Contre un des murs, entre des armes diverses qui formaient là une panoplie, se trouvait un revolver; il le savait; c'était une arme qui appartenait à Robert.

Il fit jouer le barillet. L'arme n'était pas chargée.

Lavidry tira un des tiroirs du bureau et dans une boîte prit quelques cartouches.

Il la chargea.

—Ce Winter est capable de tout, j'en sais quelque chose, murmura l'officier... Il faut être prêt à défendre sa vie.....

Il glissa le revolver dans une poche de son pardessus.

Puis il alla rejoindre A Kim.

—Maintenant, partons!

Et par le potager, comme l'Annamite l'avait dit, ils se dirigèrent l'entement vers la campagne.

Lavidry ne voulait pas mettre A-Kim dans la confidence. Eh bien qu'il fût impatient d'arriver, il n'avait garde d'en donner des preuves. De même il voulait se rendre compte du chemin qu'ils faisaient, si pour le payer nuit de subterfuges, il interrogeait le serviteur par des questions détournées.

Lorsqu'il sortit, de cette façon, qu'ils avaient dépassé le parc, il s'arrêta et s'assit.

Après avoir gardé le silence, pendant quelques minutes, il dit :

—Ce sont des champs cultivés, A Kim, que nous avons devant nous?

—Oui, maître, des champs qui montent et descendent le long d'un joli vallon, très loin, à perte de vue, et les champs sont coupés de petits bois, de clos plantés de pommiers et de vignes.....

—Oui, oui, je me souviens, dit Lavidry..... pensif. Plusieurs fois je suis venu ici, j'ai lu, chez mon ami et j'ai parcouru tout ce beau pays à cheval..... Oui, oui..... Il n'y a pas bien longtemps, en somme, et cela n'a pas dû changer beaucoup, en quelques années..... Et ce que nous sommes loin de la barrière qui ferme l'avenue principale du parc?

—On aperçoit d'ici la barrière blanche.... à trois cents mètres.....

—A droite?.....

—Non, maître, à gauche.....

—Alors, nous devons être assis près d'un châtaignier énorme, isolé au bord du chemin?.....

—Oui, maître.

—Sur le banc qui est adossé à ce châtaignier, peut-être?

—Justement, maître, sur ce banc!

—Alors nous devons apercevoir à notre droite le château de l'Epinière?

—Oh le verrait, maître, sans le petit bois qui est au bord de la route.

—Et nous n'en sommes guère qu'à un kilomètre, n'est-ce pas?

—A peu près.

—Oui, oui, mes souvenirs sont précis, dit l'officier.

De nouveau, il garde le silence.

Le grave moment est venu pour lui de prendre une décision.

Et il n'hésite pas.

—A-Kim?

—Maître?

—Je n'ai plus besoin de toi.....

—Maître, vous me renvoyez au château?

—Oui, je saurai facilement retrouver mon chemin.

—Maître, je ne puis vous laisser seul..... Si maîtresse l'apprenait.....

—Tu lui dirais que c'est moi qui l'ai voulu..... Va, mon garçon, obéis..... je suis bien sûr ce banc..... Le soleil est encore haut, il me semble..... L'après midi est douce..... Je suis chaudement vêtu..... Tu n'as pas à t'inquiéter..... Va, va.....

—C'est bien, maître, puisque telle est votre volonté, j'obéis.....

Il s'éloigna. Lavenale prêta l'oreille.

Il entendit A-Kim marcher, puis s'arrêter. Sans doute le fidèle Annamite hésitait une dernière fois.

—S'il reste, pour veiller sur moi, s'il me désobéit, se dit le commandant, je ne pourrai exécuter mon projet.

Pas, encore, un bruit de pas, dans le lointain, sous des arbres.

Le vieillard eut un frisson de joie.

Il est parti!

Il patienta, pourtant. Les aveugles ont l'ouïe très fine. Plus rien.

Alors, il se leva. Il se sentait plus fort que d'habitude. La grave résolution qu'il avait prise lui donnait une énergie factice, assurément, et néanmoins très réelle.

Lentement, il dénoua le bandeau attaché à ses yeux.

Puis, après le bandeau, l'appareil posé sur l'œil malade que les médecins voulaient lui conserver.

Quand la paupière de cet œil se souleva, une vive, lancinante douleur pénétra jusque dans le fond de son crâne et il ne peut retenir un cri.

Il pensait longtemps il n'a vu la lumière et il doit est si faible que les rayons du soleil sont entrés là comme un coup de couteau.

Alors, il plaça sa main devant l'organe si délicat en écartant un peu les doigts pour tamiser la lumière.

Peu à peu, l'œil devient plus fort, reprend une partie de ses fonctions.... La paupière s'abaisse et se relève.....

Et il voit, il voit!

Et sa première pensée est un mot de gratitude.

—Oh! mon Dieu! Mon Dieu!

Certes, il ne voit pas comme autrefois. Loin de lui, tout est vague, tout est trouble, tout s'enveloppe de brouillard.

Mais que lui importe?.....

Près de lui, les moindres choses sont claires, nettes, détachées.

Voici des arbres, voici des champs. Voici des herbes brûlées par les gelées et voici des moissons qui, semées l'automne, attendent le soleil printanier pour verdir.... Voici un ruisseau qu'il entendait tout à l'heure! Il le voit, maintenant!! Cet arbre là, c'est un ôbène! Et cet autre, un orme! Et cet autre, un tonleau!..... Et dans ce hêtre, cette petite tête rousse, si agile, si vive, si gaie, un écureuil!!..... Et par dessus les arbres, des oiseaux qu'il entendait, et qu'il voit aussi, des corbeaux, des geais, des pies et des tout petits qui voletteront dans les buissons, presque à ses pieds, dans la joie du cette après midi ensoleillé.

Là-bas, le château de l'Epinière, derrière ce bois.....

Il se dirige là, d'un pas ferme... droit, sans chanceler.....

La vive douleur du son crâne s'est apaisée. Elle est supportable. Tout à l'heure, sans doute, il n'y paraîtra plus.

Il traverse le bois.

Il est devant la grille de l'Epinière.

Il n'a rencontré personne...

Et le château, même, paraît désert.

De fait, il le sera, le soir même. Karl et sa mère sont à Paris depuis quelques jours avec les domestiques. Guillaume est revenu le matin pour régler quelques affaires avec des fermiers et il n'a amené avec lui, pour compagne de voyage, que Magda.

Guillaume et Magda repartent le soir même.

Si Lavidry avait attendu au lendemain, il n'eût trouvé à l'Epinière personne qui lui répondît.

Et le guide, dont le chalet était à deux cents mètres du château, eût été seul à lui apprendre le départ de ses maîtres.

Comme il ne rencontre aucun domestique dans le jardin, il longe les massifs, se dirige vers la maison dont la porte, en haut du perron, est ouverte.

Son pas n'a point changé, ne s'est point affaibli.

Toujours aussi ferme et toujours aussi solide.....

Et, la pupière baissée, comme pour ne pas se distraire et fat guer son regard de tous ces jolis paysages qu'il eût voulu admirer, il n'a point détourné la tête une seule fois, depuis le départ du chemin.....

allant droit vers le châtiment qu'il apportait à l'imposteur.

S'il s'était retourné, il eût vu, pourtant, une ombre noire qui, à distance, le suivait, en se cachant.....

L'ombre de Marthe!.....

Marthe avait rencontré A-Kim, sans que celui-ci la vît, au moment où l'Annamite, avec son maître, était sorti du pavillon.

Elle n'en conçut aucune inquiétude.

Mais lorsque A Kim revint seul, Marthe l'interrogea.

Ce fut aussi, A-Kim n'avait aucune raison de mentir, qu'elle apprit que son père venait de quitter le parc.

A-Kim, fidèlement, rapportait toutes les questions de l'infirme.

Et elle se dit, car elle apparut à son esprit, clairement :

—Il veut aller à l'Epinière!

Alors, elle avait couru vers le châtaignier où A-Kim avait laissé Lavidry. Peut-être arriverait-elle à temps! Peut-être son père ne serait-il point parti? Elle l'arrêterait! Elle lui ferait entendre raison!!

Le banc était désert.....

Et au loin, sur le chemin, à travers champs, un homme marchait appuyé sur sa canne, se dirigeant vers le château, un homme qu'elle reconnut tout de suite, son père!

—Je ne me suis pas trompée!.... mon Dieu!

Et elle se hâte! Elle veut le rejoindre!

Tout d'abord elle court.

Puis, sa course devient plus lente.....

Tout à coup, même, elle s'arrête.....

Elle appuie les mains sur son front que brûle la fièvre.

Car elle se dit :

—Lui seul peut sauver son général! Dieu a mis la main dans tous ces événements pour les conduire à ce guise.....

Mon père sait tout. Ai je le droit de l'empêcher?..... Lui seul peut châtier..... Puis-je être un objet châtiment?

Et voilà pourquoi, sans se faire voir, prenant même des précautions pour que Lavidry, s'il se retournait, ne l'aperçut point, elle le suivit en se cachant dans les broussailles, derrière les arbres et derrière les haies.....jusqu'à l'Epinière.....

Elle voulait veiller sur lui, quand même.

De la part de Winter, est-ce que tout n'était pas à craindre?

Mais il y aurait heu un moment où elle le perdrait de vue, celui où il entrerait au château.

Et, en effet, Lavidry venait de monter le perron.

Alors Marthe eut un long frisson, son cœur se serra. Elle eut le pressentiment d'un malheur très grand, terrible, d'une catastrophe qu'elle aurait pu empêcher.

A présent, il était trop tard.

Elle se laissa tomber derrière une charmille anéantie, joignit les mains et essaya de prier sans y réussir.

Au premier étage de l'Epinière, une fenêtre s'ouvrit à cette minute là, et la pâle et noble figure de Magda vint s'y encadrer. Les yeux de la jeune fille erraient dans le jardin, vers la campagne, vers Fontenailles où était son cœur, puis se reportaient, mélancoliques, sur les mêmes dévastés des pelouses.

Magda vit Marthe agenouillée.

Et le même regard, tout à coup, embrassant les massifs et la cour tout entière, rencontra Lavidry qui montait le perron.

Comme si elle avait compris,—qui sait?—la jeune fille eut un geste d'angoisse.....

Et ses yeux, effarés, contemplèrent alternativement ces deux visages tragiques du père et de la fille, le premier exprimant l'énergie froide et résolue, le second l'épouvante.....

Puis, lentement, avec précaution, la fenêtre se referma et la façade du château redevint morte.....

Lavidry, en haut du perron, entrait.....

Il traversa le vestibule dallé où ses pas résonnaient comme dans la solitude d'une église.

Et rôdant il se trouve, au pied de l'escalier, en face d'un colosse aux larges épaules, à la taille épaisse, dont la longue barbe blonde et grise flotte sur sa poitrine.....

C'est Winter.....

Winter a la main sur la rampe de l'escalier.... Et cette main s'y cramponne.... les doigts s'y incrustent...

Sans cela il se fût écroulé, peut être, malgré sa force, tant fut imprévue et profonde son émotion.....

Et il murmura :

—L'aveugle!

Très calme, Lavidry examinait le misérable et il dit, haut :

—C'est bien lui.... Marthe ne se trompait pas.....

Winter essaye de reprendre son sang-froid.

Il balbutie :

—Monsieur.... monsieur le commandant Lavidry.....

L'officier lui prend le bras.

—Venez!

Et il l'entraîne dans un salon dont la porte est ouverte. Les meubles ont des housses. Les bibelots ont disparu.

Tout indique le départ des maîtres, la fin de la saison à la campagne.....

Lavidry contemple Winter avec une curiosité ardente..... son œil flambole..... Et il a un sourire de mépris et de dégoût.....

—Winter, vous êtes le lieutenant de Dé Than, qui, au Fort de la Mort, avez donné l'ordre de me faire brûler vivant.....

Le misérable, anéanti, sentait l'abîme sous ses pieds..... Cet œil au regard insondable, qui avait conservé, éclatante, l'image du bourreau, cet œil le pénétrait, pesait sur lui comme un fardeau très lourd..... Et dans cet œil unique, aux paupières rouges, aux cils absents, il y avait une fascination étrange, quelque chose de surhumain..... Winter voulait le fuir, s'en détourner, et invinciblement il y revenait sans cesse, disant peut-être son destin marqué là.

Winter bégaye :

—Vous vous trompez, monsieur..... vieur, quelle erreur singulière.....

—Vous avez pu nier devant ma fille... Devant moi, c'est inutile..... Je vous reconnais..... votre odieux visage est le dernier que j'aie vu, en cet instant terrible où vous m'avez jeté au supplice..... Depuis cet instant, je n'ai pas vu d'autres visages..... Et aujourd'hui, c'est vous, le premier, qui apparaissez devant mon regard et je vous retrouve, Winter, tel que je vous ai vu, bien remarquable,—à un peu près, à l'image restée dans l'obscurité de ma vie depuis lors..... Winter, vous êtes un misérable, vous êtes un assassin et un lâche!

Le colosse, blême, de la rage dans les yeux, les lèvres retroussées montrant ses dents prêtes à mordre, sous les poils jaunes de sa moustache retombante, ressemblait à une bête fauve enchaînée.

Lavidry, toujours calme, continuait :

—Et je plus, ma fille vous l'a dit et elle ne se trompe pas plus que moi dans ses souvenirs et dans son accusation. Vous êtes l'officier Staubach, l'assassin du père de Robert. Car la mort de Michel Mornas fut un crime..... Aucune loi de la guerre n'a autorisé en n'excusait ce meurtre..... Et c'est vous, Winter, vous Staubach, vous, le chef des rebelles du Tonkin, qui avez formé le projet de déshonorer le général de Trélon-Fontaines en faisant entrer votre fils dans sa famille!

Lavidry haussa les épaules.

—Il y a des choses qui ne peuvent pas arriver..... et si je ne m'étais trouvé là, un hasard se fût mis en travers de vos projets pour les rendre impossibles..... Vous, Staubach, assassin et espion, traître et imposteur, l'ami de Trélon-Fontaines? Vous y avez cru? Faibles, vous avez la fin robuste!

Winter ne trouvait pas une parole.

Cependant, il était moins pâle. Il se ressaisissait et par deux fois ses yeux hideux crinels s'étaient tournés vers la porte, vers les fenêtres, vers le jardin. La porte était fermée. Les fenêtres étaient fermées. Le jardin paraissait désert.

Et les yeux bleus avaient eu une expression farouche.

Celle-ci, du reste n'avait pas échappé à l'officier, mais il était rassuré, restant, dans la poche de son pardessus, la lourdeur de son revolver.

Winter était pris, démasqué.

Une de ses victimes renaissait, pour ainsi dire, et l'accusait.

Mieux, il y songeait! Piètre moyen! A quoi bon!! Marthe, elle, avait beau crier l'infamie de Winter!..... Est-ce que Marthe n'avait pas été folle? Est-ce qu'elle ne pouvait pas l'être encore?..... Marthe, pour Staubach, était un danger, certes, mais un danger que son extrême audace pouvait écarter.

Tandis que Lavidry!

En somme, Lavidry seul était à craindre..... Lavidry disparu, personne ne pouvait accuser.....

Mais comment le réduire à l'impuissance?

Cet homme, si fort, si maître de lui, cet aventurier, capable, certes, de toutes les bassesses et de bien des crimes, ce condottière de la vie moderne, froid et méthodique, ne raisonnait plus.

Il était emporté par les événements et n'écoutait, en cet instant, que sa rage d'être pris et vaincu, alors que le triomphe, et quel triomphe!! lui paraissait certain.

Toute la férocité qui sommeillait en lui remontait soudain à la surface. Le sang affluait aux yeux, au front, au cerveau, apportant les idées de meurtre, le besoin d'assouvir une haine, l'envie de se débarrasser par un coup d'audace irréfléchie et sanguinaire d'un ennemi duquel il savait bien qu'il n'obtiendrait nulle grâce.....

Non, il ne songeait plus à mieux!.... Et même, orgueilleux de ses crimes, il relevait la tête, bravant le mépris.

Devant ce colosse si robuste, prêt à tout, dont la vieillesse ne paraissait en rien avoir altéré la vigueur, qu'était-ce que le pauvre infirme auquel il avait fallu l'appui suprême d'une énergie factice, pour faire les quelques kilomètres qui séparaient Fontenailles de l'Epinière?..... L'œil, seul, vivait, en lui, mais d'une singulière intensité de lumière..... pareil, peut être, à ces lampes qui, sur le point de mourir, se révèillant soudain et jettent un vif et fugitif éclat. Cet œil menaçait Winter..... Et seul, il protégeait Lavidry!..... Si faible protection!..... Combien durerait elle?.....

—Soit, dit Winter, d'une voix rude et enrouée..... Vous m'avez rejoint..... Je ne m'amuserai pas à vous débiter des histoires dont je me moque après tout.....

—Vous êtes William Staubach, le capitaine bavarois, assassin de Michel Mornas.....

—Je suis William Staubach.

—Vous êtes l'homme qui, au Fort de la Mort, a voulu me faire brûler vivant?

—Je suis celui-là!

—Traître, assassin, bourreau, vous êtes sans doute au désespoir de votre pays.....

—C'est possible.

—Vous en êtes assurément la honte.

—Epargnez moi vos injures, je vous prie, et venons au fait.

—Comme je veux éviter tout scandale, je veux que votre indignité ne soit connue de personne..... Tout scandale, quel qu'il fut, rejaillirait sur la noble famille que vous déshonorez de votre présence!

Voilà pourquoi, au lieu de tout révéler au général, je suis venu vous trouver tout d'abord.

Winter eut un mouvement de surprise et de joie.

—Mais de Trélon-Fontaine ne sait rien.....

—Rien..... Et il ne saura rien que si vous me contraignez à tout lui dire. Qui pourrait prévoir à quels actes le pousseraient ma douleur, sa colère, son indignation?

—Parlez donc..... Que désirez-vous?

—Oh! dans ces conditions, le châtiment ne peut qu'être trop doux. C'est Dieu qui se charge de vous punir, quelque jour, ainsi que vous le méritez..... Vous chercheriez un prétexte plausible, un prétexte honorable pour rompre vos relations avec la famille de Trélon-Fontaine..... et surtout pour rendre impossible désormais le mariage que vous aviez rêvé entre votre fils et Espérance.....

—Ensuite?

—Ensuite, vous quitteriez le pays..... et comme j'aurai après votre départ, avec le préfet de police et avec le directeur de la sûreté générale, un entretien qui vous concernera, il sera prudent, pour vous, de ne point, sous que'que nom que ce soit, remettre les pieds en France.....

—Tout cela est parfait, monsieur..... j'y vois seulement deux obstacles très sérieux.....

—Il n'y en a pas..... il ne peut y en avoir.

—Jugez-en..... Le premier viendra sans doute de Mlle de Trélon-Fontaine. Elle aime mon fils.....

—Je lui dirai tout, à elle, au besoin. Je sais combien son âme est fière..... Son amour, s'il existe, et j'en doute encore, se changera vite en dégoût..... Elle sera la première à chasser votre fils..... Loin d'elle, comme on chasse un valet qui a surpris votre confiance et qui vous rôle!

—Karl ne peut être responsable de mes actes.....

—Il est votre complice.....

—Soit. Mais je vous ai parlé de deux obstacles.....

—Le premier n'existe pas..... Le second?

—Ma volonté.....

L'œil eut un regard étrange de Lavidry allant fouiller jusqu'au fond de l'âme du misérable.

Il y eut un instant de silence.....

Le soleil, qui décline, envoyait par les vitres de biais des rayons obliques, et pour la seconde fois Lavidry sentit, ainsi que tout à l'heure, lorsqu'il avait enlevé son bandeau, une douleur aiguë, la torture atroce d'un coup de poignard qui pénétrant par l'œil lui crevait le cerveau.....

Il porte vivement la main à son front, interposant la main entre le soleil et l'œil affaibli et malade.

Quelques secondes et la douleur devient supportable.

Lavidry retire sa main.....

Le soleil pénètre toujours par les vitres et le salon en est tout illuminé.....

Le ciel est pur, de ces bleu pâle des ciels d'hiver, qui semblent anémiés, et qui ont du reste presque blanc.....

Tout indique un beau jour, une clarté.

Et pourtant, Lavidry, surpris, tourne la tête, de droite et de gauche, comme pour se rendre compte d'un phénomène singulier.....

C'est quelque chose de lui, en effet, il lui semble que le crépuscule commence.....

Tous les meubles qui sont là s'enveloppent d'ombre.

Il les distinguait nettement, tout à l'heure.

Déjà, maintenant, leurs contours sont indécis.....

Il frémit, le pauvre homme.....

L'épouvante entre dans son cœur, car il a comprit.

C'est la Nuit éternelle qui descend sur son regard.....

Dans quelques heures, qui sait? dans quelques minutes peut être, aveugle!.... aveugle, et pour jamais!!..... Cela est horrible et il y a sur ses traits les ravagés, pourtant, par les brûlures du Fort de la Mort une expression de souffrance inouïe.....

Winter ne peut deviner.....

Et Winter?

Lavidry le voit, certes, toujours..... Il voit ses larges épaules, et cette ramure et lourde charpente humaine qui le brave, de sa force brutale..... mais déjà, de l'homme, des choses lui échappent.....

Winter sourit!! Winter a-t-il peur? Win